

ANTOINE POHU

NOUS SOMMES  
CELLEUX  
QUI MARCHENT  
DANS  
LA VILLE



Ça fait des semaines que je marche dans cette ville. Seul. Les pieds nus, le gravier qui crisse et les cailloux qui fendent ma peau. Dans cette ville, même le béton pète, même les routes sont foutues. Je suis exténué, et j'en ai marre et ça me rend triste. Mais il n'y a rien à faire. Comme une punition que je m'inflige à moi-même. Parce que c'est ça où je me fous une balle dans le crâne. Marcher, toujours marcher. Le roi sage, ils disaient avant. Regardez-le maintenant, pauvre con qui erre dans les débris de ses injustices. À m'étouffer de ma propre colère et à faire le philosophe. Les matins je me lève et je marche. Droit devant moi. Avec les traces de sang que laissent parfois mes pieds. Le soir, quand j'en peux plus, je m'assoupis. Et je ne bouge plus. Puis le lendemain je me relève et j'arpente les boulevards à nouveau. Jusqu'à en crever. Ces rues sont les miennes après tout. C'est moi le roi.

Je marche dans cette ville et je pense à mes enfants. Aux espoirs qu'ils ont traînés au bas des immeubles pour changer le monde. Comme si c'étaient leurs rues à eux. Eux. Et leurs potes. Et les potes des potes. Je n'ai pas fait attention quand ils me tiraient la gueule, qu'ils me jetaient des regards furieux. Je me disais que c'était normal. Mais un jour ils se sont barrés. Vous allez où, les enfants ? Va te faire foutre, papa. Ils sont partis et se sont mis dans la rue, avec leurs pancartes et leurs potes à crier tous ensemble que mon régime devait dégager.

Et ils marchaient tous ensemble dans les rues et gueulaient qu'il fallait changer le monde. Qu'on allait tous crever sinon et que nous, les vieux, c'était déjà notre faute, on les avait déjà balancés dans un monde de merde. Avec les poissons qui s'égarant dans des continents de plastique, des bêtes qui font la file devant les abattoirs ; une terre exsangue, des villes où plus personne n'ose vivre. Des mots stupides pour désigner tout et rien et la pensée politique qui étouffe dans les sacoches de quelques crevards de bureaucrates. Et un monde dont on croit qu'il stagne et dans lequel on se perd de plus en plus. Il ne fal-

lait pas en plus s'opposer, maintenant qu'ils s'apprêtaient à réparer nos conneries. Et c'était beau au début, j'ai souri et j'ai pensé à ma jeunesse à moi. On se battait pour pouvoir faire l'amour en plein air en fumant des pétards, puis investir dans une baraque et faire des gosses et acheter trente-six mille trucs dont personne n'avait besoin. Mais on avait l'impression de changer le monde quand même.

Puis ça m'a saoulé et j'ai envoyé mes chiens et depuis ce pays est une ruine.

Mes pas avancent toujours, avec fatigue. Au milieu du boulevard se trouve une voiture cramée. Je m'approche doucement et je guette les environs pour voir s'il n'y a personne. Rien. L'air est épais et vide. Je m'assois sur la calandre, j'ai besoin de me reposer. J'ai une douleur qui me serre le cœur ces derniers jours et mes jambes tremblent et j'ai du mal à marcher. La peinture a disparu, le fer est rouillé, je n'ose pas trop m'appuyer, mais je préfère ça au goudron poussiéreux. Ma respiration redescend. Les membres deviennent lourds. Ma poitrine s'enfle, l'air trop chaud emplit mes poumons. Et je tousse. Comme une

vieille tondeuse. Autour de moi, tout est mort. Avant il y avait des arbres. Ils bordaient les routes et parfois même les recouvraient entièrement comme des voûtes de feuilles. Il n'en reste que des lambeaux. Il ne reste que le goudron et le béton et le ciel bleu et ce fichu soleil qui me cogne sur la tête. Et les graffitis. Partout dans la ville. La ville est peuplée de dessins. Comme pour contrecarrer le vide que laissent les cadavres. Devant moi un vieux slogan du régime : Tous ensemble. Des éclats de balles criblent les murs. Et quelqu'un a rajouté : à se faire massacrer. Un peu plus loin : Mort au roi. Mort au con.